

commentaires de lecture du 16 novembre 2021

AUCI Stefania, *I leoni di Sicilia* (2019, Nord, 1er volume de *La saga dei Florio*, 430 p. trad. fr. Renaud Temperoni : *Les lions de Sicile*, Albin Michel, 2021)



Deux mondes s'affrontent à Palerme sur le fond historique de la Sicile du 19^{ème} siècle qui sert de cadre. Celui des gagnants qui quittent leur terre natale de Calabre et leurs traditions pour ancrer leurs projets d'accession à une promotion sociale rendue possible ou du moins espérée par le travail acharné et à la clé la réussite commerciale. D'un autre côté et qui les repoussent, les natifs de l'île et la société aristocratique des nobles siciliens ruinés pour la plupart et qui n'ont même plus leurs richesses pour éviter la compromission et la chute. Le roman met en scène sur trois générations la dynastie des Florio, les vrais « rois de Sicile » qui n'ont que leur courage et leur travail pour démontrer les nouvelles valeurs et leur efficacité.

A l'origine de cette saga, deux frères, Paolo et Ignazio Florio, le fils Vincenzo et leurs partenaires féminines. L'équilibre familial confronté aux exigences de la poursuite commerciale. C'est une autre dualité !

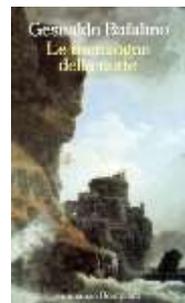
Les événements sont détaillés, composés, articulés aux comportements de ces fortes personnalités qui auront à lutter contre leurs propres rêves (ou même leurs amours) au nom de l'unité, de la famille comme de l'entreprise, qui s'impose en valeur dominante, seule gage de succès.

Le style est fluide, descriptif, et analytique en même temps, avec un souci quasiment documentaire de véracité ethnologique de l'activité commerciale développée par cette famille. L'ouvrage est une fresque sociologique d'un réalisme éblouissant comme peut l'être la lumière de la Sicile aux règles impitoyables.

Un « livre passion ».

Anne-Marie AUDUBERT

BUFALINO Gesualdo (1920-1996) *Le Menzogne della notte* (Bompiani, 1988, prix Strega, trad. Jacques Michaut-Paternò chez Julliard, 1989 : *Les mensonges de la nuit*)



C'est une nuit bien étrange qui nous est racontée par un narrateur apparemment omniscient qui, dès le premier chapitre plante le décor avant de présenter les personnages. Apparemment car bientôt les voix vont se mêler et les vérités se confondre. Le décor : une forteresse sur un îlot désertique où sont reclus sans espoir d'évasion quatre condamnés à mort, coupables de lèse majesté et qui attendent l'aube fatale. Un étudiant, un baron, un soldat, un poète. Des subversifs, membres d'une société secrète qui ont attenté à l'ordre monarchique et à la personne du Roi, un Bourbon qui n'est pas sans rappeler Ferdinand II (1830-1859). Mais Bufalino brouille les pistes : il ne s'agit pas, nous dit-il, d'un roman historique mais bien plutôt, d'une « fantaisie historique, d'un policier métaphysique » sur fond de *Risorgimento* et de *Carboneria*.

Le Gouverneur de l'île-prison, Consalvo De Ritis (un grand mélancolique, borgne et persuadé d'avoir un rat qui lui ronge les os), joue un rôle essentiel. Il n'est pas en manque d'idées et invente un subterfuge qui va lui permettre de monter avec les quatre condamnés un petit théâtre créant ainsi, pour le plus grand intérêt du lecteur, un suspense particulièrement raffiné. Une urne sera déposée dans le *confortatorio* (chapelle des condamnés à mort) où ils passeront leur dernière nuit. Chacun devra déposer un bulletin et révéler (s'il le désire...) le nom du *Padreterno*, le cerveau. Une seule délation sauvera la vie de tous, l'anonymat étant ainsi préservé. C'est le pacte.

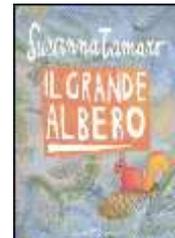
La nuit sera longue. Frate Cirillo, un brigand sanguinaire qui partage leur cellule et qui, lui non plus ne manque pas d'idées, leur propose de rejouer *Le Décameron* (« Décameron nocturne ») ou *Les mille et une nuits*. Chacun devra raconter le moment le plus mémorable de sa vie, celui qui donne un sens à un

épilogue aussi stoïque : mourir pour la Cause. L'intrigue linéaire laisse ainsi place à des récits rétrospectifs et introspectifs qui tous sont censés dire la vérité mais sont tous aussi suspects de mensonge. Récits d'amour, de vie et de mort, de vengeance.

Bufalino nous offre un récit d'une étrange et passionnante complexité et érudition. L'écriture, éminemment littéraire, multiplie les clins d'œil, les allusions, les citations, invitant ainsi le lecteur à le suivre dans son « funambulisme expressif » pour déjouer les impostures.

Louissette CLERC

TAMARO Susanna, *Il grande albero*, (2009, Salani, 150 p.)



Un matin de printemps, une graine tombe d'une pigne au milieu d'une grande clairière. De nombreux oiseaux construisent leur nid dans les arbres autour. De la graine est né un petit arbre qui grandit, année après année. Au bout de quatre ans, on devine que ce sera un sapin. A dix ans, c'est un arbre majestueux et, bien des années après, c'est un géant.

Tous les oiseaux veulent y construire leur nid et les autres arbres ne sont pas contents. Cent ans passent, le sapin découvre le monde : les habitants de la ferme voisine, le garçon et ses vaches. Des gens viennent se reposer près de lui, un musicien vient jouer. Le sapin voit des amoureux, des étudiants, des poètes. Il voit l'amour partout, il est heureux.

Un jour, il s'aperçoit que les humains sont tristes, les oiseaux sont inquiets, on voit de la fumée, est-ce un incendie ? Non, c'est la guerre. Et cela dure trois saisons ; un arrêt, puis une autre guerre. Cinq ans passent avant que la vie ne reprenne. Mais il y a désormais plus de bruit, les gens sont plus agités, ils ne voient plus ce qu'il se passe autour d'eux.

Un matin, des hommes viennent avec une machine, coupent le sapin et le transportent sur une grande place à Rome. Un écureuil et un oiseau, nichés dans l'arbre, font partie du voyage. Crick, le petit écureuil, est triste, il ne comprend pas ce qui arrive à son ami le sapin. Il va mourir, lui explique Numa, l'oiseau. Sur la place, ils entendent des gens qui disent que le personnage blanc qu'ils entrevoient derrière une fenêtre fait des miracles. Crick et Numa élaborent un plan pour sauver le sapin. Quel est le miracle ? Le sapin sera-t-il sauvé ?

Lisez le livre pour le découvrir. C'est un très beau livre, très bien écrit, un conte de Noël où les arbres prennent la place des hommes, un voyage dans le temps, une histoire d'amour et d'espérance. Le vocabulaire est très riche mais parfois un peu difficile à comprendre.

Colette DOMERGUE

TREVI Emanuele, *Due vite* (2021, Neri Pozza, 120 p, prix Strega 2021)



L'auteur, né en 1964, est écrivain et critique littéraire. Finaliste du prix Strega en 2012, lauréat du Viareggio en 2019, il a obtenu le Strega cette année avec *Due vite*. À l'âge étudiant, il formait un trio d'amis quasi indissociable avec deux personnes qui sont devenues plus tard des écrivains reconnus, malheureusement décédés prématurément : Rocco Carbone, en 2008 d'un accident de moto à l'âge de 46 ans, et Pia Pera, disparue en 2016 à 60 ans à l'issue d'une longue maladie dégénérative. Par ce livre qui retrace en parallèle leurs vies, Trevi a voulu rendre hommage à ces deux intellectuels.

Bien que doué d'un réel talent pour se faire des amis, Rocco Carbone était un personnage tourmenté, cherchant toujours à cerner l'essence des choses, passionné de sémiologie. D'origine modeste, il se sentait mal à l'aise au sein de la haute bourgeoisie intellectuelle où il s'était introduit, à la façon d'un Martin Eden.

Pia Pera, la plus âgée du trio, en était un peu la mère protectrice. Douée naturellement d'empathie, elle recherchait les personnes authentiques et ne supportait pas les amitiés insincères. En retraçant leurs vies croisées, Trevi nous dessine de ses deux amis un portrait très attachant. En revanche, les nombreuses références au milieu littéraire romain dans lequel ils évoluaient se révèlent à la longue un peu lassantes pour un lecteur français.

François GENT